

## Scolarité et études

J'ai commencé par la maternelle à l'École de filles Sainte Jeanne d'Arc. juste à côté de la maison, les cours étant mitoyennes. Puis je suis rentré en 12<sup>ème</sup> (C.P. actuel) au collège de filles, où étaient accueillies les petites classes, les garçons étant cependant bien séparés des filles. Cette période ne m'a pas marqué outre mesure : je n'ai en mémoire qu'une maîtresse, Mme Berland, et encore peut-être ne m'en souviens-je que, comme son mari tenant un magasin de vêtements, c'était elle une fois qui m'avait fait l'essayage d'une culotte, ce qui m'avait rempli de honte !

Une année, pour la fête de la distribution des prix, nous avons participé à une danse bretonne ; les costumes étaient magnifiques en vrai tissu et non en papier crépon. J'étais en ravissement devant ma cavalière attirée, Evelyne Viaud, qui était bien mignonne comme le montrent quelques photos que j'ai encore dans l'album. Son père était professeur de maths et m'a donné quelques leçons particulières au début de mon redoublement de la quatrième : j'y allais donc de bon coeur. Mais je ne pense pas que ce soit à cause de mon départ que la pauvre soit devenue anorexique et en soit morte !

Je ne sais pas quelle classe j'ai sauté, sans doute la 7<sup>ème</sup>, et j'ai été subir chez le principal du collège de garçons un examen de passage en sixième, nécessaire dans la mesure où, à dix jours près, je n'avais pas dix ans le jour de la rentrée des classes. Cet examen me semble avoir été de principe, puisqu'il s'est déroulé dans le bureau du Principal pendant que celui ci bavardait avec Papa.

Le collège était un bâtiment assez moderne, que je reconnais bien sur les photos figurant sur le site récemment (2012) créé par un professeur. L'escalier extérieur à double volée accédant aux salles de cours du 1er étage était assez remarquable. Les toilettes quant à elles étaient assez rudimentaires, situées dans la cour. En dessous de la cour, il y avait un grand jardin ou pelouse descendant jusqu'à une maison qui avait dû être celle des anciens propriétaires. Une année, la cour et le jardin ont été utilisés pour une kermesse durant tout un week-end. Je m'en souviens car les scouts, dont je faisais partie, y avaient passé la nuit à titre de surveillants !

Pas de problèmes au collège .Sauf que nous avons rapidement été « éjectés » par les allemands qui avaient réquisitionné les bâtiments. Je plains le principal et les professeurs car les classes ont été pendant un moment réparties entre plusieurs locaux dont un, le Panier Fleuri, avait été parait-il une de ces maisons dont la façade s'orne d'une lanterne rouge ! Une fiche de prix, que j'ai retrouvée dans le livre « l'héroïque inquiétude de Vasco de Gama », indique que, lors de ma première quatrième, nous étions au collège de filles, mais je ne me souviens pas d'une mixité en cours. Un autre lieu était, au dessus du collège, un bâtiment dont je ne connais pas la destination primitive, situé si je ne m'abuse chemin St Michel, branche haute. Il n'y avait là je crois que trois ou quatre classes, un préau et une cour fermée. Quand nous y étions, une antenne de Radio Normandie avait été abattue sur ordre des Allemands.

Nous n'étions qu'une douzaine par classe, et en latin que trois, puis deux, ce qui nous a valu des cours presque particuliers. Nous étions sûrs d'être interrogés à chaque leçon, et la seule impasse possible était de parier si nous le serions en premier ou en second. Les devoirs étaient corrigés avec minutie, et particulièrement en thème latin, la prof ne se contentait pas d'à peu près, mais nous initiait ou essayait de le faire, à l'élégance de la phrase latine classique et aux diverses et compliquées règles de la versification, avec les longues et les brèves, les iambes, dactyles, spondées qui, si on connaissait le truc, permettait de déterminer le cas du mot : nominatif, ablatif etc.. donc son rôle dans la phrase .De même en version il fallait trouver l'équilibre entre la traduction mot à mot et l'interprétation.Cela m'a valu une arrivée au Lycée Condorcet à Paris d'être « sur le podium » de la classe, et un 17,5 au bac.

On nous a évidemment appris à chanter « Maréchal, nous voilà ! » mais nous y avons rapidement mis des paroles qu'il valait mieux ne pas trop afficher. Les gaullistes semble-t-il étaient plus nombreux que les pétainistes.

Il y avait de temps en temps des distributions de biscuits et de chocolat vitaminé. Dire qu'ils étaient bons serait un peu exagéré, mais nous apprécions quand même. Une ou deux fois, il y a eu un goûter organisé par la mairie. Les cuistots étaient inventifs, puisque c'est la seule fois où j'ai dégusté un gâteau de vermicelles au chocolat, ou plus exactement au « Cacao » ersatz de cacao.fait de je ne sais quel végétal torréfié.

Parmi les occupations sans doute non prévues dans les programmes officiels, mais intégrées aux samedis après midi « de plein air » nous sommes allé un jour ramasser les doryphores dans les champs de pomme de terre. C'était assez déplaisant d'avoir les doigts tout jaunes, mais on nous avait bien expliqué que c'était à qui mangerait les patates, eux ou nous.

Au collège, en 4<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> je crois, nous avions une ou deux heures hebdomadaires de travail manuel. Ce n'était pas ce qu'on appelle maintenant de la technologie et du montage de bricoles déjà prémâchées. Il y avait le choix entre bois et métal. Comme j'avais choisi le bois je me suis retrouvé avec un vieil artisan qui, au lieu de nous faire fabriquer des objets élémentaires comme une caisse ou un tabouret, nous a appris les divers assemblages de bois, depuis le simple assemblage à mi bois comme pour une croix, jusqu'à l'assemblage en double queue d'aronde tel que je l'ai reproduit de mémoire il y a quelques années (il est dans le placard de ma chambre), en passant par tous les assemblages à tenons et mortaise droits, en biais, décalés etc..Notre matière première était le vieux parquet du casino, détruit par un bombardement. Il fallait d'abord gratter pour vérifier qu'il ne restait pas de gravier ou clous, puis débiter à la scie à refendre (manuelle) un morceau de 30x6x2,7 environ qu'on coupait ensuite en deux pour le réassembler après l'avoir dûment dressé et raboté. Aucun outil mécanique n'existait dans l'atelier. Pas d'égoïnes, uniquement des scies à cadre de bois, rabot, ciseau à bois et bédanes pour les mortaises. Tous les tracés au trusquin, râpes absentes, il fallait éventuellement corriger au ciseau à bois. Les outils étaient merveilleusement entretenus par le prof : on pouvait se couper les ongles avec les ciseaux à bois. Je m'y suis régalé !! Malheureusement, après avoir réalisé mon assemblage en double queue d'aronde, j'ai fait la bêtise de le poncer, intérieur compris ; il est du coup à frottement trop doux, et on s'aperçoit tout de suite qu'il est démontable en oblique, alors qu'à première vue les deux queues d'aronde l'interdiraient de face comme de champ.

En février 1944 je crois, les Allemands ont décrété l'évacuation de la zone côtière par les enfants de 10 à 15 ans, et Marie Rose et moi avons été expédiés chez Grand'mère Bégué à Aureilhan. Mon séjour au lycée de Tarbes ne doit pas avoir laissé de traces dans le Livre d'Or de l'établissement, car j'étais bien plus intéressé par la vie de la ferme. Si Marie Rose, tout aussi intéressée que moi a en parallèle réussi son année scolaire en sixième, j'ai été poliment invité à redoubler ma quatrième. Je me souviens de l'appréciation peu obligeante bien que sans aucun doute justifiée d'un professeur qui commenta mon changement d'établissement en déclarant qu'un cornichon changeant de bocal restait toujours un cornichon. Ce genre d'appréciations serait-il admis maintenant qu'il faut « protéger » nos chérubins ? Je ne me souviens pas avoir été plus mortifié que cela.

A l'époque, il semble que n'allaient au collège que ceux qui étaient destinés à aller jusqu'au baccalauréat. Le Brevet n'était donc pas notre but, et se préparait dans les cours complémentaires, dont les élèves nous appelaient les « collège-culs » ! Je n'ai malheureusement pas souvenir le l'épithète aussi élégante que nous devons leur réserver. Pour la plupart, nous autres collégiens n'avions ni le « certifi » ni le brevet. Lors du recensement en vue de l'incorporation dans l'armée, la secrétaire chargée d'établir les profils m'a d'abord demandé si j'avais le brevet. A ma réponse négative, elle s'est enquis du certificat d'études que je n'avais pas. Par acquis de conscience, elle m'a demandé si je savais lire et écrire, ce à quoi j'ai répondu affirmativement, sans lui indiquer que j'étais élève à Sciences Po Paris et en Fac de droit. Si bien que mon livret militaire indique que je suis un des sans doute rares officiers à n'avoir qu'une instruction aussi basique !

Revenu quelques mois plus tard à Fécamp, et bien que l'année scolaire soit légèrement entamée, le principal était disposé à m'admettre en troisième moyennant quelques cours particuliers, mais Papa a préféré que je redouble et reprenne l'habitude d'être en tête de classe, ce en quoi je pense qu'il a eu grand raison, d'autant que j'avais une bonne année d'avance. J'ai donc repiqué la quatrième, et fait la troisième et la seconde à Fécamp. Pendant l'été 1947, la famille a déménagé de Fécamp à Sartrouville, Papa ayant demandé sa mutation